

Ce que la génération naissante remet en acte de l'exil parental

Olivier Douville

Je remercie les amis qui m'ont fait l'honneur de m'inviter pour parler ce matin. Je voudrais continuer d'abord un tout petit peu, vraiment un tout petit peu, la discussion qui porte sur inconscient et culture. Je pense à cette assertion de Lacan reprise plusieurs fois autour du démontage du Cogito au moment où, entre la disjonction *je pense* et *je suis*, il a affirmé que le sujet sur lequel nous opérons, c'est le sujet de la science. Mais je ne crois pas que cela veuille dire qu'il n'y a pas d'inconscient ou de psychanalyse possible en dehors de l'Occident. Du moins, c'est une véritable question. Considérer qu'il y ait des formations de l'inconscient comme le rêve, bien sûr. Bien sûr, qu'il y a des formations de l'inconscient comme le rêve un peu partout parce que l'être humain s'est toujours demandé qu'est-ce que c'était que ce truc qui lui rendait visite au point même de se demander si, après tout, la vie de tous les jours n'était pas le rêve d'une puissance supérieure. Ça ne veut pas dire que le rêve s'interprète comme un message que le sujet s'envoie à lui-même, la plupart du temps non. Donc c'est déjà poser la question du dispositif. Question redoutable dès que nous la réduisons à quelque chose de rigide comme un cadre fixe, figé, une durée de séance obligatoirement mesurée, alors que ce qui importe reste bien la dimension éthique et politique des conditions de l'offre analytique. Enfin je précise que le démontage du Cogito n'autorise en

rien à déduire de l'assertion qui fait équivaloir le sujet de la psychanalyse au sujet de la science que le savoir inconscient serait le savoir de la science. D'où l'aspect réducteur, dû à cette confusion de plan, qui ne rend possible la psychanalyse que pour un monde supposé cartésien.

Si je me permets cette abrupte précision c'est parce qu'elle me permet de poser une question très importante qui est celle de la place naissante du discours psychanalytique dans un certain nombre de pays. Moi je suis allé deux fois en Chine, je vais y enseigner mais surtout rencontrer les collègues en 2010. Lorsque nous avons avec l'inter-associatif européen de psychanalyse en 2004 à Chengdu pensé une rencontre – et ce fut presque exclusivement l'œuvre de Michel Guibal et Huo Datong que de permettre cette rencontre-, ce que nous ont proposé d'emblée nos amis Chinois c'est « l'inconscient est structuré comme l'écriture chinoise ! » Évidemment ça a déplu à beaucoup de psychanalystes, mettez-vous à leur place, d'autant plus qu'ils ont un peu tendance à penser que l'inconscient parle français... Mais effectivement on est là dans une question qui engage le rapport du sujet aussi à la lettre et à l'écrit et qui est très importante, qui est même redoutable. À savoir, comment en quelque sorte reprendre pour un sujet les déterminations de sa vie inconsciente sans se résorber tout de suite dans les S_1 d'un mythe ? C'est une question évidemment tout à fait redoutable. Et nous avons, comme cela a été souligné à plusieurs reprises, plus qu'intérêt à laisser cette question ouverte, c'est-à-dire à permettre à cette question de nous travailler et à lui permettre de nous déplacer aussi.

Alors, j'avais envie de donner un sous-titre aux quelques propos que je vais tenir qui est le suivant, peut-être un petit peu nerveux comme sous titre : « Dans quel monde vivons-nous pour que seuls les étrangers soient soupçonnés d'exil ? » Voilà donc le sous-titre que je voulais donner à mon propos.

Parler d'exil, ça vient d'être dit, je comptais le dire, mais du coup je peux aller plus vite, finalement c'est revenir à l'injonction « Pars ! » – ce n'est pas simplement « Va t'en ! », ce n'est pas « Fous le camp ! », ce n'est pas de l'exclusion. Cette injonction « Pars ! » ouvre à une subjectivation. Mais, sans doute, cette injonction ne suffit-elle pas. Je veux dire que s'il n'y a pas, après cette injonction, comme le parfum ou le pressentiment d'une promesse, par exemple promesse que la nostalgie de la langue ou que la nostalgie des morts ne vouera pas au mutisme, que l'on pourra toujours trouver un lieu et un lien pour célébrer cette nostalgie sans s'y pétrifier, ce parfum de promesse, pas nécessairement de terre promise mais de lieu promis, de lieu promis à la nostalgie de la langue et des morts. Alors cette injonction de partir c'est au fond quelque chose de très commun, très banal et pourtant de tout à fait sidérant et pas du tout de l'anodin ; cela je peux tout à fait l'entendre lorsque je parle à des adolescents, qu'ils soient dans la banlieue de Paris où je bosse le plus

souvent ou à Bamako où je vais avec le sentiment souvent heureux de rentrer aussi à la maison – comme le disait hier Eric Messens, lors de la présentation de la plus intelligente ONG qui soit en direction des « enfants et adolescents en danger dans la rue ». Son association « Terres rouges ». Et qu'est-ce qu'ils disent ? Que l'errance est une façon d'être *out, out* parce qu'à l'injonction de ne pas rester en place – ce n'est pas de l'hyper agitation, c'est autre chose – ils doivent répondre par un épuisement. Par un épuisement du corps, par un épuisement de la vie psychique et, je fais un lien avec ce que tu as eu la gentillesse de me dire de ton projet de publication : *Exil et errance*, avons-nous sans doute avec l'errance quelque chose qui nous permet de comprendre les malheurs de l'exil.

Quand on parle d'exil, on arrive un petit peu comme un musicien à jouer un certain nombre de variations, pour ne pas dire de fugues, lesquelles fugues contiennent toujours un sujet et un contre sujet, nous sommes amenés à faire des variations sur le propre et sur l'étranger, sur l'exil et sur le déplacement. Dans un monde de plus en plus coupé en deux, entre ceux qui se croient pour toujours étrangers et ceux qui se croient à jamais autochtones, le « déplacé » est un scandale. Les maladies de l'identité, comme on le disait autrefois il n'y a pas longtemps, il y a deux ans à Fès, je préciserai ici « les maladies de l'autochtonie » amènent souvent une espèce de crise de jalousie devant celui qui vient avec le culot d'apporter dans ses semelles, dans son accent, dans sa façon de se poser, dans son inconfort à se poser surtout, une gamme d'espace et une gamme de temps qui nous échappe. Et très souvent cette gamme de temps et cette gamme d'espace qui nous échappe, on voudrait bien l'occuper, la peupler par un savoir, la réduire, ou pire ne la tenir pour rien.

A cet égard, l'immense aventure et ô combien respectable qui fit jouer les noms de Georges Devereux et de Henri Colomb, l'immense aventure qui autour de ces noms a permis à Zempleni, à Rabain, puis aux Ortigues, d'écrire des choses tout à fait importantes sur les cassures de la filiation en Afrique, cette aventure a pu se trouver réduite à peau de chagrin lorsqu'il s'agissait de préciser à l'immigré que l'on savait déjà, au nom d'une connaissance anthropologique pour le moins bâclée, ce qu'étaient cet espace et ce temps qu'il trimballait avec lui. Mais dès lors le sujet qui était à ce point consacré, peut-être au nom de la rêverie matricielle de l'anthropologie, à savoir sauver les cultures en train de disparaître et les langues en train de s'éteindre, ce sujet qui était à ce point vénéré, figé, eh bien n'était pas le sujet de l'histoire. C'était le sujet impavide d'une tradition villageoise, généralement ramené à une vie insupportable, c'est-à-dire à une vie faite de sorts et de contre sorts. Eh bien allez vous promenez dans un village africain, que verrez-vous ? Des jeunes, souvent heureux ou contraints de passer du temps là-bas, se délassant de cette ogresse qu'est la mégapole dont ils se retranchent sporadiquement

avec agacement ou soulagement, c'est selon. Mais qui amène au village bien des modes et des savoirs nouveaux. Vous verrez que, ô surprise, loin d'être une communauté thérapeutique survoltée où l'on s'envoûte et se désenvoûte sans relâche, les villageois et les gens de la ville qui y passent du temps font plus confiance à l'arrangement, à la palabre, voire à la justice pour régler leurs différends qu'à tout cet arsenal obscur d'artifices anciens dont se régale l'ethnopsychiatrie. Vous verrez qu'on y regarde bien plus la télé qu'on y raconte des mythes au coin du feu lorsque la nuit descend sur le village. Et que les feuilletons téléés, et les contes encore souvent parlés aux enfants sont des matrices de catégories symboliques et imaginaires sans doute plus prégnants dans la vie de tous les jours que ne sont les grandes et fastueuses mythologies, récitées si rarement, de moins en moins et devant un public de plus en plus raréfié.

Revenons à notre environnement usuel et à notre métier. Comment en sommes-nous arrivés là ? Qu'avons-nous fait de ces paroles, de ces hommes et de ces femmes qui parlent d'abord de leur histoire, qui parlent d'abord de leur pays, qui parlent d'abord de notre pays, qui parlent d'abord peut-être d'autre chose que d'exil ? Comment en sommes-nous arrivés là ? Je pense que nous avons vécu, peut-être historiquement, quatre grandes périodes et on m'excusera à cet égard d'aller peut-être un peu trop vite et de flirter avec la tentation toujours trop commode de la typologie.

La première époque, c'était la psychopathologie de l'immigration. La psychopathologie de l'immigration, c'était l'immigré seul, solitaire, qui intéressait les services de psychiatrie par la flamboyance de quelque délire mystique ou par l'érosion des *sinistroses*, ces fameux balais, ponctués d'allers et retours entre la médecine du travail, la sécurité sociale et *in fine* mais dans un échouage, l'hôpital psychiatrique qui toujours les tenait en haute suspicion. La *sinistrose*, ce corps envahi, pétrifié, troublé en même temps qui ne faisait qu'un avec la machine. « J'ai des boulons qui ont sauté dans mon corps », me disait tel ouvrier. Au début de son admission, il était paranoïaque. On a dû le soigner énormément puisqu'il était hystérique deux ans après, puis mélancolique quatre ans après. Nos efforts thérapeutiques ayant été vains, on le retrouvait catalogué comme pervers. J'ai eu beaucoup de mal à ce qu'il reprenne une vie à peu près tranquille dans un foyer où il était peut-être plus heureux et à coup sûr moins médiqué. Cette dite « pathologie de l'immigration », quel nom abominable. Si l'on est, et je l'entends, ce matin d'accord à cette table et certainement dans cette salle, pour reconnaître que l'homme est né étranger et reviendra à lui comme étranger, quelle expression abominable et quel ciel tout à coup nous est retiré – car au fond, l'exil de la créature, cet exil qu'on aime nommer « universel », c'est si tentant, qu'est-il ? Que désigne cette expression passe-partout ? Mais ce n'est rien d'autre que le devoir qu'a

la créature de reconnaître l'exil de Dieu si on veut à ce moment-là s'abreuver aux eaux vives de la métaphysique. Quelle abomination la « psychopathologie de l'immigration » ! Et on en est venu à considérer que toute immigration ou tout exil était nécessairement traumatique. Là aussi, quelle confusion : ce n'est pas l'exil qui est traumatique mais *l'empêchement d'exil* comme nous le disions avec Alice Cherki ou Okba Natahi ou encore Jean-Michel Hirt, ou *la destruction de l'exil* comme on le disait avec Régine Weintrater ou Fethi Benslama en désignant de la sorte ce que les catastrophes et les génocides ont posé, une espèce de condamnation au déplacement, en rendant tout travail d'exil impossible, pétrifié dans une nostalgie.

Le deuxième paradigme sur lequel nous nous sommes un peu attardés, c'était bien sûr quelque chose qui nous est venu d'un grand seigneur complètement erratique, excentrique, cultivé, chagrin, ayant commencé à comprendre la nécessité de l'anthropologie lorsqu'il a soigné des Indiens pendant la deuxième guerre mondiale qui refusaient en quelque sorte, et de revenir au combat, et de rester chez eux. Je parle de Georges Devereux et je parle, bien évidemment, à travers son nom de certains autres plus anciens comme Rivers qui dès la première guerre mondiale avait chopé quelque chose, si je puis me permettre, de l'anthropologie à partir de la mélancolie de combattants qui, eux aussi et déjà, ne voulaient plus ni se battre, ni rentrer au pays. Qu'est-ce qu'a apporté Devereux ? Et bien, il a apporté une idée tout à fait fondamentale qui dépasse sa pauvre théorisation de l'inconscient ethnique dont on a fait, du reste, une essentialisation alors que c'est juste une internationalisation des conflits et des modes de refoulement et pas une essentialisation d'une identité. C'est la mise en commun de quelques conflits et de quelques refoulements, mais Devereux a amené cette idée d'une culture universelle autour de laquelle un thérapeute et un exilé peuvent parler. Je n'ai pas dit « un thérapeute et un étranger », j'ai dit deux sujets qui monnaient entre eux la monnaie névrotique du père en exil. C'est-à-dire la monnaie névrotique de leurs rêves, de leur nostalgie et surtout qui fait d'eux des archéologues ou des mémorialistes, non pas du passé mais du futur.

L'héritage de Devereux a connu trois très importantes dénivellations. D'une part, Dakar avec Henri Colomb, Colomb avait besoin de démilitariser la psychiatrie. Lorsque, tout jeune, j'ai travaillé avec lui, lui, tout jeune il ne l'était plus. Un an plus tard il partit pour Nice, deux ans après il était mort. Il m'a raconté ce que c'était que l'hôpital psychiatrique de Fann, à l'est de Dakar, peu après la corniche. Des endroits où tous les malades étaient isolés dans des cellules, la plupart du temps menottés, et la cellule cadenassée était gardée par un militaire. Voilà ce qu'il a trouvé, voilà ce qu'il a aboli, voilà l'univers humaniste qu'il a ouvert. La possibilité de dialoguer avec les familles, la possibilité de dialoguer avec les guérisseurs traditionnels mais

sans, ô quelle confusion y a-t-il eu là-dessus, mais sans jamais les faire venir à l'hôpital. Il n'y a jamais eu à l'hôpital psychiatrique de Dakar, quartier Fann dirigé par Henri Colomb, la présence régulière de guérisseurs ou l'usage de rituels de ndoep. C'est une erreur. Il y a eu, en revanche, un essai de comprendre comment se tissaient les liens de certains de ces patients entre ces lieux de thérapie traditionnelle et la médecine occidentale. Mais quelles thérapies traditionnelles ? Déjà à Dakar dans les années 1970 – j'étais à Dakar en 1976 et 1977 – ceux que l'on appelle les guérisseurs, étaient le plus souvent impuissants à enrayer ou à contenir les problèmes liés à ce que, d'une façon désinvolte et trop assertive, on appelle la modernité. Psychose puerpérale, crise d'adolescence, etc., cela affluait...

Ce modèle de l'ethnopsychiatrie s'est figé en un traitement exclusivement réservé aux migrants, en France, avec Tobie Nathan qui n'a pas tardé à entrer en un conflit très violent avec Devereux, avec cette idée qu'il n'y aurait qu'une seule parole possible, celle d'un guérisseur supposé qui émanerait des divers savoirs balbutiants, incohérents et inchoatifs mis ensemble par les stagiaires qui entouraient quelqu'un qui, qu'il s'en défende ou pas, aurait plus exactement le profil d'un gourou. Mais il y a une théorie qui balbutie et palpète sous ces trucages, en cherchant bien nous débusquons une pensée, plus exactement un dogme selon lequel culture et psychisme sont exactement la même chose. Dogme qui nous empêchera toujours d'accueillir le travail de l'exil et les forces subjectivantes qui s'y déploient et qui nécessitent un accueil pour se jouer car elles doivent se jouer deux fois. L'exil matériel, l'exil géographique, l'exil historique, doit se rejouer deux fois.

C'est pourquoi avec Okba Natahi et surtout Fethi Benslama, et, à son initiative, c'est vrai, très vite rejoints par Zohr Benchemsi, Jean-Michel Hirt, François Richard et moi-même, nous avons pensé aux cliniques de l'exil. Ça a eu un retentissement en Belgique, c'est bien sous ce vocable que j'ai eu l'extrême bonheur d'être invité par mes amis du Méridien, par Eric Messens il y a de cela de nombreuses années déjà. Qu'est-ce que c'était que ces cliniques de l'exil ? Une façon d'insister, non pas sur le sujet de la culture, mais sur le sujet de l'histoire. Peut-être de permettre le retour, dans ce sujet de l'histoire, du sujet du politique. Car au fond qu'est-ce qu'apportent les patients ? Le village ? Le chaudron des sorcières pré psychanalytiques ? Qu'est-ce qu'ils apportent ? Qu'entendons-nous dès lors que nous dressons l'oreille, rien d'autre que le fracas des guerres, le fracas des génocides et peut-être pire encore *la silenciation* de ce fracas des guerres et des génocides. Ils apportent qu'ils ont dû, non seulement perdre car l'exil n'est pas une perte c'est une expérience qui ravive le rapport à la perte, mais peut-être se constituer comme perdus, bord de la mélancolie ou de la paranoïa, qui fait qu'effectivement, d'emblée, y compris dans ce courant dogmatique et ségrégatif de la psychopathologie

de l'immigration, la mélancolie et la paranoïa revenaient souvent dans les diagnostics.

Il fallait donc faire place à cette expérience où le sujet jette quelque chose de lui-même par-dessus bord, comme pour se permettre de répondre à l'injonction de partir. Car on ne répond pas à cette injonction de partir sans se couper de quelque chose. Non seulement d'un lien ou des objets, mais d'un espace parfois mythique qui contient le lien, le lieu et les objets. Alors à ce moment-là, ce n'était plus l'individu singulier, occidentalisé de travers, qu'il fallait restaurer dans sa pseudo-densité et appartenance culturelle, c'était un sujet aux prises avec l'histoire, au sens large du terme je vous l'ai dit, mais aux prises également avec son histoire, c'est-à-dire avec la question de la génération et ce n'est peut-être pas tout à fait indifférent de constater que ces premiers linéaments de la clinique de l'exil se sont mis en place bien avant que paraisse la revue *Intersignes* dirigée par Fethi Benslama au moment où, en France, on parlait de regroupement familial.

Enfin, le quatrième paradigme, c'est celui d'une clinique de l'exclusion. A ce moment-là, l'exilé ne prend plus seulement la figure d'une l'altérité, mais peut prendre la figure redoutable de l'étranger. Renouant cela avec le statut qu'avait répertorié l'anthropologue, très ami de la psychanalyse, enfin pas au point de se faire psychanalyser n'exagérons rien, Gérard Althabe qui avait repéré qu'avant la montée du front national, ce qui faisait figure d'étrangers dans les HLM français, ce n'était pas le travailleur maghrébin, portugais, italien ou africain, c'était le pauvre. Le pauvre prenait sur lui les contours et la figure de l'étranger avant, grosso modo, que Le Pen fasse 10 % à une élection, je ne me souviens pas de l'année mais ce que je me souviens c'est que j'étais doublement triste parce que c'était le jour où était mort William « Count » Basie. À ce moment-là, le sujet sur lequel on braque un petit peu trop peut-être le projecteur, eh bien ce n'est plus le père ou la mère, ce n'est plus l'homme ou la femme isolée, c'est le sujet sans recours et sans retour, sujet qu'exemplifie la figure de l'adolescent errant. La sociologie s'est un peu régalée avec l'errance, on a parlé de nomades, de *nomades du vide*... Ça ne veut rien dire ! On ne peut pas nomadiser dans le vide. Comme je le disais à nos amis de l'ALI lorsque Forget m'a très gentiment invité à parler de mon petit bouquin, si on veut comprendre ce que c'est qu'*habiter*, il faut suivre des nomades. Une maison ce n'est pas un édifice, une maison c'est un art d'orienter le corps, les différences de sexe donc de génération, dans un lieu qui trouve à la fois son point d'accueil géographique mais son point de lisibilité transcendantale.

Voilà peut-être quatre moments. Or, aujourd'hui, que constatons-nous ? Là où nous travaillons ? On constate que l'exil a bouleversé les relations familiales, mais surtout qu'il a bouleversé le lieu d'expression de ces relations dans les rapports politiques et sociaux de la cité. Le familier, l'étrange, le na-

tal et l'étranger, le lieu psychique et la place du sujet, rentrent dans un ballet et parfois dans une concurrence. L'exil est le nom d'une expérience, c'est le nom d'un éprouvé, d'un éprouvé où se pose maintenant, de façon expresse, la dimension de la transmission, la traduction de la transmission. Qu'est-ce qui est transmis par mes parents ? Qu'est-ce que mes parents peuvent me transmettre de leur histoire ? Au-delà de l'identification, au-delà des identifications, au-delà de l'identification à des origines pures, intègres, au-delà des identifications massives, qu'est-ce qui se pose comme question pour un certain nombre d'adolescents ? Il se pose la question d'une absence de traduction, d'une absence de transmission des signifiants de l'exil parental. Ils se trouvent là dans un lieu inhospitalier, hypermnésique à la mort et à la langue, ils entrent en clandestinité métaphorique sur les traces non-inscrites d'un père rentré lui aussi mais avant eux en clandestinité métaphorique parce que le plus souvent réduit à un nom qui n'appelle plus les ancêtres et beaucoup plus les contrôles policiers. Le nom qu'on porte appelle beaucoup plus les contrôles policiers que les ancêtres. Il est évidemment de bon ton de dire que nous avons tous en commun d'être des exilés de l'intérieur, n'empêche qu'il faut tout de suite ajouter que nous n'avons pas tous le même rapport au ministère de l'intérieur. C'est quand même important, que vaut alors mon nom et mon corps quand ma culture se déchire ?

Je vais prendre, s'il me reste cinq minutes, une toute petite anecdote clinique. Et je poserai une question pour finir. À l'hôpital de Ville-Evrard où je travaille, on a reçu un adolescent qui a fait comme on le dit une *bouffée délirante*, une bouffée délirante à thème héroïque. Il va sauver le monde occidental et pour cela, ce n'est pas compliqué, il s'arrête sur la nationale et fixe les voitures en se masturbant. Je le reçois, on parle un petit peu et quand ça s'est calmé, je lui dis : « Écoutez, ça aurait pu être une histoire sans queue ni tête », ce qui le fait beaucoup rigoler. Je n'ai pas dit ça d'emblée, évidemment. Donc, nous discutons un peu, mais il reste que, dans sa famille, on est persuadé qu'il a été envoûté et, comme souvent, on se rend compte que des rituels ont été faits de travers. On peut du reste avoir la naïveté de penser que dans la plupart des familles, on fait très bien les rituels et que quand on les fait de travers ça fait de la maladie mentale. Faut pas croire ça, les rituels sont pratiquement toujours faits de travers parce que ça enquiquine les gens de faire des rituels, parce qu'on a beau trouver que c'est merveilleux, que c'est du symbolique à l'état pur, que c'est fabuleux, que le réel est tout à coup symbolisé, les gens ça leur casse les pieds. C'est comme ça. La mère de ce garçon est morte, sans doute emportée par une méningite. Mais le père avait son cœur qui battait la chamade pour une autre, alors c'est vrai, le temps du deuil a été un petit peu raccourci et le temps du mariage un petit peu accéléré. C'est vrai que depuis, il est dit que ce jeune garçon qui pose donc des questions sur la virilité, sur la puissance et aussi sur la circoncision, on en a

beaucoup parlé, lui et moi, je ne peux pas entrer dans tous les détails, il est vrai que ce garçon a de temps en temps des crises mystiques où, peu à peu, il dit quelque chose comme : « Je suis ma mère, c'est ma mère qui revient ». C'était très compliqué de différencier cela d'une féminisation psychotique à la Schreber. S'il y a quelque chose du nom de la mère qui est passé au rang du nom des esprits qui la posséderaient et qui deviendraient tout de suite ceux qui possèdent le fils bien mieux que ne le fait la loi du père. Voilà tout ce que je peux avoir comme repère. Or, ce père est persuadé, parce que c'est ce qu'on dit, que lorsque quelqu'un meurt, les esprits qui possèdent cette personne vont migrer sur un des enfants de cette personne. Il en est persuadé. Jusqu'au jour où un de ses camarades de travail à l'usine lui dit : « Moi, je connais un autre taleb, il est plus fort faudrait que tu ailles le voir. » Il va voir ce taleb et ce père vient me dire : « Ce taleb m'a dit quelque chose qui est que lorsque les esprits qui possèdent un vivant font mourir ce vivant, eh bien ils meurent avec lui. » C'est très étonnant. J'avais entendu cette version à Marrakech, non loin de Marrakech, c'est une communauté thérapeutique, où j'avais vu la même chose. C'est-à-dire, j'avais vu le même guérisseur dire à une famille : « Quand quelqu'un meurt les esprits vont sur la tête d'un enfant » ; et dire à une autre famille : « Quand quelqu'un meurt, les esprits meurent aussi ». Donc, j'avais dit au guérisseur : « J'y comprends rien à ton truc, qu'est-ce qui se passe quand quelqu'un meurt ? » Et il m'avait répondu : « J'en sais rien, j'en sais strictement rien, mais je sais ce qu'il faut dire pour que les autres aillent mieux. » Vous voyez à quel point s'abriter derrière les paroles a-temporelles des guérisseurs qui devraient être appliquées exactement comme des protocoles expérimentaux, parce que après tout, ce n'est pas étonnant que la néo-ethnopsychiatrie soutienne les TCC puisque c'est pareil...

Ça commence par un rêve où il m'apprend à écrire sur une ardoise, alors me voilà *talibé*, non pas la première sourate mais « *soukna maskoun maskouna* ». *Soukna*, c'est la maison construite par le père. *Maskoun*, le fils fou, habité. *Maskouna*, la mère habitée, folle. Il m'apprend à écrire. Il voit dans son rêve toutes les lettres, écrites en alphabet français, transfert, toutes les lettres qui vont se condenser pour faire : *soukna* et là, à partir de là, ce jeune va pouvoir faire autre chose que de faire ce symptôme, il va pouvoir épingler dans la traduction son rapport conflictuel aux signifiants de l'exil. À savoir ce que disait toujours son père : « Je m'exile pour vous construire une maison, mais tu ne pourras l'habiter que lorsque tu ne sera plus fou. Or, comme tu as hérité des djinns de ta mère qui est morte folle, alors que va devenir ma maison ? C'est une ruine. » Habitera-t-il cette maison ? Certainement pas, il en habitera une autre, qu'il construit par les fils de sa parole.

Epilogue rapide, rassurez-vous, je pense que dans toutes ces histoires d'exil et d'errance et dans tous ces symptômes qui cherchent à prendre appui

sur un potentiel de traduction et de transfert, pour que le jeune ne soit pas sacrifié à une nostalgie sans paroles pour les morts et pour la parole, dans tous ces symptômes il y a un amour en réserve qui s'adresse au S_2 , c'est-à-dire au dépliement d'un discours et que, trop souvent, notre pensée classificatrice nous amène à considérer qu'on ne peut entendre un migrant, son enfant, sa filiation, son histoire, que dans un amour éperdu du S_1 , c'est-à-dire des signifiants maîtres qui semblent régir les constellations cardinales dont on les croit issus et dans lesquels par vertu ségrégative, on imagine devoir les enclorre. C'est la chance que nous avons avec cette errance, c'est qu'on fonde, il y a une certaine désaffection du S_1 et une chance possible pour un amour du S_2 . Voilà ce que ces patients nous enseignent et que j'ai essayé, peut-être, de faire passer dans les quelques propos que j'ai pu tenir.

* * *

DISCUSSION

A. O-C. – Merci pour ce très bel exposé qui nous montre que l'errant erre de ne pas pouvoir franchir un seuil, comme vous le disiez vous-même dans votre livre très intéressant *De l'adolescence errante*. Je passe la parole à Jean-Jacques qui a des questions ?

J-J. T. – Des remarques à Olivier que j'ai le plaisir de voir très régulièrement à Ville Evrard qui est donc un hôpital psychiatrique où nous poursuivons en exil une certaine tradition de la psychanalyse, dans une psychiatrie qui elle-même a perdu son nom. Olivier, je pense, si tu es d'accord tout de même, que la clinique de l'exil n'est pas née dans les linéaments que tu as situés, récents, au moins pour tout ce que tu dis à la fin. C'est-à-dire, si certains voulaient faire un travail sur Freud lui-même, Freud lui-même comme bonhomme, je veux dire, dans toutes ses correspondances multiples avec les uns et les autres, y compris même celle qui vient d'être publiée qui est très intéressante avec le type qui a filé en Palestine. Il y a chez Freud une pensée de la question clinique, clinique, je dis bien, de l'exil et il y a beaucoup de choses là, si des jeunes voulaient s'y mettre, très pertinentes, intéressantes et paradoxales chez Freud. Il y a, pour revenir à la fin de ton exposé Olivier, une fascination chez Freud pour l'histoire qui s'est produite à la destruction de la maison. Freud dit, ce qui est génial, destruction du temple, ils ne redemandent pas la construction du home, enfin du heim, ils vont sauver leurs lettres. Enfin, « Gardez la maison, je garde mes lettres. » Ce problème que Freud a repéré dans l'histoire juive est un acte de fondation pour lui et tu en as donné tous les linéaments dans ton exemple clinique final.

Il y a chez Freud, ce que je souhaitais te dire, Freud a une position double par rapport à l'exil, assez curieusement, assez paradoxale apparemment. C'est-à-dire, il fait du signifiant exil un trait de force Freud. Il dit : « De ma position exilée en mon pays, exilé dans la science, exilé dans la neurologie, de cette position, je fais une force, un trait de force, un trait d'identification qui sera ma force ». Et ça me paraît très important, le traitement par Freud du point de vue de l'identification du trait d'exil. Il le dit à moult reprises. Avec la difficulté que rencontre Freud et qui nous poursuit par certains côtés quelquefois, qui est de ne pas ethnocentrer la psychanalyse, de ne pas en faire trop une science juive effectivement. Mais Freud dit néanmoins, c'est de ce trait d'exil que je puise la source de ma verticalité, face à l'adversité. Par contre le même Freud ne veut pas être objet de l'exil et on sait combien, contrairement à d'autres, à la fin Freud ne veut pas partir. Il ne veut pas s'exiler, il ne veut pas être objet, malgré la terreur de l'exil. Rien que cela : trait, objet, ça me paraît très important de cette clinique que Freud a pensé, si je puis dire, sur lui, par devers lui et parfois même sans lui, oublieux du réel qui se proposait. Alors, c'est pourquoi Olivier, si tu étais d'accord au moins, peut-être que ce n'est pas tant la promesse, ce n'est pas tant la terre promise qui est importante. À mon sens, si on avait à le dire sur un mode plus lacanien ce serait au moins un trait, au moins un trait d'identification. Au moins que ce Nom du Père mis en difficulté produise le trait minimum, l'*Einzieger Zug*, sur lequel je puisse vivre, droit, sexualisé... Peut-être que c'est ça la promesse du point de vue de la psychanalyse, pas la terre promise.

Par contre, il y a un passage qui me paraît très important, tu n'as pas eu le temps de le développer mais qui est majeur, c'est tout le passage sur le silence entre les générations. C'est-à-dire la transmission de l'effroyable, de l'effroi dans le silence. C'est une clinique que tu as beaucoup développée, pourquoi il faut attendre trois générations pour qu'un mot puisse être dit sur ce qui a toujours été ce tombeau de silence. Je crois qu'il y a là pour nous encore maintenant toute une clinique à l'œuvre qui effectivement n'avait pas beaucoup été déchiffrée, tout simplement... Merci !

Olivier Douville – Je vais d'abord te remercier beaucoup parce que c'est agréable d'être entendu au-delà de ce qu'on raconte, vraiment, et préciser peut-être les choses. Je ne crois pas avoir référé la promesse uniquement à la terre promise. J'ai dit que c'est la question du lieu, qui m'importe. Or, je pense que les questions du lieu et du trait sont complètement liées. Et, en tant que psychanalyste, on ne peut pas penser l'exil sans Freud. À partir du moment où il n'y a plus de neurotica, il y a aussi une pensée de l'exil et de la recomposition.

Du reste, j'ai beaucoup travaillé sur la diffusion de l'œuvre freudienne dans le monde du temps de Freud. Au fond, la joie de Freud, de savoir qu'il est lu. Mai 1919, grand mouvement d'insurrection intellectuelle chinois : on arrête avec les valeurs de la colonisation, pour autant on ne revient pas au confucianisme, mais on va s'ouvrir aux penseurs majeurs, Marx, Russel, Freud. Et Freud, écrivant à Abraham une lettre joyeuse, heureuse, presque désinvolte, juvénile, parce qu'il a lu qu'on parle de la psychanalyse en 1926 à Haïti. Donc, il y a ce côté heureux, de savoir qu'il y a quelque chose d'insoupçonné qui éclôt au loin, puis évidemment, il faut resserrer les boulons sur place.

Alors ce que je voulais dire sur le trait, c'est à quel point par exemple pour un patient qui vous dit : je n'ai rien gardé de la langue maternelle, rien ! C'est complètement mort, il n'y a plus rien ! Et en séance, ils se surprennent à parler avec un accent, qui fleurit. J'avais comme ça un patient cambodgien qui était accablé de dettes, de dettes de jeu. Il parlait de ses parents et grands parents comme de salopards, des traîtres, etc. Et en séance, il s'est entendu parler avec l'accent de son grand-père. Il était furieux ! Mais qu'est-ce qu'il vient foutre là ? Mais qu'est-ce que c'est que cette psychanalyse ? Etc. Pas content et ne pouvant pas partir, évidemment. Alors je lui ai donné une séance de plus pour le lendemain. Mais très vite, quand on a travaillé sur le resurgissement de l'accent et du trait, on en a fait un trait parce que ce n'était pas encore un trait, c'était peut-être une vibration, une fulgurance mais pas un trait, un trait sur lequel il pouvait prendre appui pour décompléter la jouissance des morts qui le perturbait à ce point. Je dois dire que ce symptôme, qui était assez enquinant parce que c'était des dettes dans des milieux un peu mafiosi, en trois semaines, il n'y en avait plus. Quelquefois ça marche quand même nos trucs. Peut-être effectivement que le trait, c'est ce qui va surgir à l'insu du sujet, au-delà de la chape de plomb de l'effroi. Mais ça, il ne faut pas le louper. Et ça surgit vraiment comme du Nebenmensch : qu'est-ce que c'est que cette manifestation que je produis ? Mais c'est presque vécu comme qui me fait signe, qui fait face à moi, qui m'est à la fois hostile et secourable ? Voilà, il faudrait retravailler sur le trait, mais je pense qu'effectivement la promesse ce n'est pas un placement. C'est pour cela que ça ne marche pas les histoires de construction de baraques : ils sont exilés, ils se ruinent, ils font des maisons et puis les maisons, elles tombent en ruine. On voit ça en Tunisie, on voit ça en Grèce, on voit ça partout. Parce qu'il y a une autre, c'est autre chose la promesse, c'est pas la baraque. Ces baraques sont envahies par les ronces du regret et de l'indifférence.

A. O-C. – Il nous reste peut-être une petite dizaine de minutes pour quelques questions dans la salle, avant la fin de cette matinée. Je passe la parole à la salle...

J. W. – Olivier, quand tu as dit tout à l'heure qu'avant le Front National, c'est le pauvre qui prenait la figure de l'étranger, et bien je me demande si nous n'aurions pas intérêt à faire la différence entre l'étranger et l'exclu ? Parce que je ne suis pas sûre qu'avant le Front National le pauvre prenait la figure de l'étranger mais qu'il prenait la figure de l'exclu. Ce qui est bien différent de ce qui se passe avec les migrations actuelles, en tout cas à partir du Front National où c'est la figure de l'étranger qui est apparue, pas de l'exclu. Voilà, ce ne sont pas des petites finesses inutiles, des petites subtilités, parce que je pense que la position de l'exclu, on peut la tenir du côté symbolique, la position de l'étranger est du côté de l'objet. Tu vois ce n'est pas du tout la même position. Il me semble qu'après le Front National, c'est la question de l'objet et la question de l'étranger en tant que des restes, déchet... En tout cas, je fais la différence.

Olivier Douville – Qu'il y ait une différence entre migrants étrangers et exclus, je suis entièrement d'accord. Évidemment, les processus de « s'étranger », pour reprendre ce mot qui a souvent été dans la langue française sous forme pronominal – ça a été codifié comme ça par Furetière – s'étranger et s'exclure, s'auto exclure, ce n'est pas du tout la même opération. Se mettre en retrait comme un sujet et se fondre comme un objet, ce n'est la même chose. C'est compliqué cette affaire-là parce que ce sont toujours des positions limites, où le nom que je porte peut avoir une fonction flamboyante et, brutalement, le nom ne va plus être qu'un objet a. Et ça c'est très compliqué... Ce n'est pas parce que je suis étranger que mon nom ne va pas devenir un objet, ce n'est pas parce que je suis exclu que mon nom ne va pas devenir un objet. Pour ce qu'il en est des recherches de Gérard Althabe...

J. W. – Ça n'a pas du tout la même fonction sociale ! Si tu veux, il me semble que nous aurions intérêt à préciser ce qui s'est passé avec l'opération de Le Pen et du Front National dans la société française, pour mieux cerner cette différence entre exclus, c'est-à-dire la figure qu'incarnait le pauvre en tant qu'exclu, et ce qui est venu se jouer avec le Front National où les immigrés n'ont plus représenté la figure de l'exclu mais ont été mis en position d'étranger. Il y a quelque chose qui s'est passé là que nous aurions intérêt à préciser.

Olivier Douville – Je suis entièrement d'accord ! Mais ça ne veut pas dire que le pauvre était uniquement de l'étranger ou de l'exclu, il était l'autre.

C. T. – Moi je voulais parler d'un autre phénomène en France, qui est celui de l'existence d'une association qui s'appelle les Enfants de Don Quichotte et qui ont l'art au fond de rabattre les phénomènes des dits sdf,

qui regroupent à la fois des exclus, des exilés, et de faire croire à l'opinion publique que de donner une tente à tous ces gens là, de donner un toit résoudrait la question de cet exil ou de cette exclusion. Je crois que c'est vraiment très important que nos journées aient lieu pour faire passer peut-être l'idée que l'exclusion, c'est ça. C'est d'abord l'exclusion du lieu de l'autre, du lieu des signifiants.

Olivier Douville – Je pense que justement, là, on entend bien que sur les mots d'exclusion, d'exclu et d'étranger un chantier s'ouvre et qui comme tel, fait valoir des positions qui, sans être contradictoires, peuvent être contraires. La médiatisation importante des Enfants de Don Quichotte, c'est quelque chose qui a un peu le mérite de faire éclater un phénomène, mais qui le réduit, qui le réduit effectivement à l'équation que vous suggérez. Or, oui... Or oui, quoi ? L'exclusion nous ne pouvons pas la comprendre sans rajouter aussi qu'il y a un certain nombre d'exclusions des signifiants de la filiation qui n'ont plus droit de cité. Alors qu'ensuite on fasse des variations sur exclu, étranger, c'est tout à fait nécessaire et c'est tout à fait à travailler. Mais ce sur quoi nous travaillons, c'est sur le droit de cité.

S. A. – Bonjour, je suis français, mais je vis à l'étranger. Pas en Belgique, mais je vis à Rome depuis une dizaine d'années. Je suis psychologue, psychanalyste et j'ai mon cabinet à Rome. C'est vrai qu'il me semble que vous parlez depuis le début comme s'il n'y avait que les étrangers qui viennent d'Afrique. Je caricature, mais c'est un peu ça. On peut vivre à l'étranger, et par exemple j'ai beaucoup de patients qui sont étrangers francophones et qui peuvent être de différentes origines. Moi ce qui me frappe, et j'en suis passé par là, c'est que la langue change et la langue m'a changé. Quand je travaille en italien avec des patients italiens, je ne peux pas penser comme quand je parle en français. Ce sont des choses cliniques que j'ai apprises à mes dépens, avec mes limites. Alors est-ce que moi en tant que français parlant en italien, je peux comprendre les métaphores italiennes ? Certaines oui, d'autres non. Je voulais vous dire, Madame, qu'en citant Monsieur Melman, que l'équation inconscient va avec le cartésianisme, je voulais vous dire que le monde n'est pas cartésien en dehors de la France. Venez en Italie, ça ne parle pas et ça ne raisonne pas de manière cartésienne. Ça raisonne autrement. C'est une grande surprise, ça a été une grande surprise pour moi de découvrir que le monde n'est pas que cartésien. Les Anglais ne sont pas cartésiens, les Américains ne sont pas cartésiens. Voilà, je pense qu'on a intérêt de sortir d'un débat franco-français. Voilà mes commentaires.

M-J. S. – Merci. Juste un petit mot pour vous remercier de cette intervention. Évidemment, le temps étant limité, on ne peut pas tout dire mais on parle

à Bruxelles cinq cent langues différentes. Donc, à ce que vous dites vient s'ajouter la confusion générale parfois, à savoir qu'il n'y a pas que deux langues qui sont en cause mais d'innombrables. C'est ainsi que j'ai un jour reçu un Anglais qui travaillait à la Commission des Communautés Européennes au service des douanes et qui m'a dit que les réglementations dans le domaine des douanes ressemblent à des chameaux à cinq bosses : pour les Français, il faut que ça soit joliment dit puisque de toute façon, on ne l'applique pas et pour les Allemands, ça doit être fonctionnel puisque de toute façon, on l'applique. Alors, il dit, vous comprenez... C'était l'indication de difficulté.

J.-J. T. – On va rester sensible à l'exemple que vous prenez et qui est le vôtre, c'est-à-dire ce n'est pas tout à fait pareil le passage d'une langue à l'autre, vous êtes un Français à Rome et, avec plaisir, vous passez de l'Italien au Français et retour... Ou avec déplaisir, mais même dire avec déplaisir c'est déjà être dans la langue. Mais la question de l'exil, elle concerne aussi à mon sens, si nous restons dans la clinique qui a été évoquée ce matin, le fait que la situation n'est pas la même quand la langue première de quelqu'un est forclosée. C'est-à-dire, lui a été interdite par l'histoire, vous voyez ? Auquel cas, sa position à l'égard de l'autre comme de lui-même, sa propre parole n'est pas dans la position de quelqu'un qui à Rome, avec plaisir ou déplaisir, passerait d'une langue à l'autre. C'est une autre difficulté.